

KINO

# Alltagskuchen

**Die Luxemburger Regisseurin Anne Schiltz dokumentierte mit ihrer Videokamera in Siebenbürgen den Alltag der Sachsen.**

"Ich habe das Messer lange

drin gehalten, damit die Dame das Blut filmen kann", sagt Michael Müller. Das Schwein windet sich noch ein wenig, die Männer gießen sich Schnaps ein. "Es gibt keinen besseren Metzger im Dorf als Michael Müller." Die rumänischen Nachbarn nicken anerkennend. Der 75-jährige Müller ist ein Siebenbürgensachse. Ihn und seine Tochter Rosi hat die Luxemburgerin Anne Schiltz mit ihrer Kamera für den Dokumentarfilm "Sweet Life and all that goes with it" begleitet.

Vor 800 Jahren zogen die Sachsen aus Flandern, Wallonien, dem Rhein-Mosel-Gebiet und aus Luxemburg nach Osten. Auch heute noch sprechen sie ein Gemisch aus Deutsch und Luxemburgisch und unterscheiden sich durch ihre Lebensgewohnheiten von ihren rumänischen Landsleuten. Nach dem Fall der Mauer 1989 sind viele Siebenbürgensachsen wieder Richtung Deutschland ausgewandert, auf der Suche nach einem angenehmeren Leben. Michael und Rosi Müller sind geblieben. "Ich bin einsam geworden", sagt Rosi Müller. Vor dem Zusammenbruch des Ostblocks lebten 550 Sachsen

in der Ortschaft Alzen, heute sind es nur noch 73.

Anne Schiltz drehte "Sweet Life..." im Sommer 2002 als Abschlussarbeit für einen MA (Master of Arts) in visueller Anthropologie am Granada Centre in Manchester. Der Kurs richtet sich an StudentInnen, die ihre Recherchen in sozialer Anthropologie mittels Film oder Video weiterführen möchten. Die Filmemacherin bleibt mit ihrer Kamera eine Beobachterin der Geschehens: Sie verzichtet auf einen klar ersichtlichen dramaturgischen Aufbau und Erzählhilfen wie Kommentare aus dem Off oder Musik. "Sweet Life..." wirkt auf den ersten Blick in formaler Hinsicht fast wie ein Amateurvideo, wären da nicht die tiefen Einblicke in das alltägliche Leben der Einwohner, die der Film trotz seiner sehr fragmentarischen Form, gewährt.

Michael Müller erntet Zwiebeln: "Wir brauchen nichts, wir haben alles." Es wäre leicht dieses autarke Leben der westlichen Konsumgesellschaft entgegen zu setzen, Vergleiche anzustellen. Anne Schiltz überlässt ausschließlich den EinwohnerInnen das Wort und umschifft so jede

Schwarz-Weiß-Malerei. "Nichts haben ist ein ruhiges Leben, aber ein schweres", sagt Michael Müller.

Er sitzt in seinem Hof und sieht sich eine Zeichnung an. Sie zeigt eine Alterspyramide. "Ich bin hier", erklärt er und zeigt auf einen Mann um die 70. Einen Gehstock braucht er noch keinen, darauf ist er stolz. Hie und da huschen kleine Kinder durchs Bild, sie hüten die Viehherden. Aber beim Begräbnis einer Bewohnerin von Alzen versammeln

sich nur ältere Menschen. Dazwischen scheinen mehrere Generationen einfach nicht zu existieren.

Tradition und Gewohnheit bestimmen den Alltag. Die Männer versammeln sich zum Gras schneiden auf dem Friedhof. Moni, eine der ältesten Frauen im Dorf, zeigt ihre Trachtenhauben, die sie auch heute noch zur Messe trägt. Besonders Rosi, die Tochter, schwankt während des halbstündigen Filmes immer wieder zwischen dem Stolz auf ih-

ren Ursprung und der Sehnsucht nach dem "süßeren" Leben in Deutschland oder anderswo. Auf dem Viehmarkt fragen sie die Frauen, warum sie sich nicht im Westen einen netten Mann sucht. Anne Schiltz lässt sich von ihr erklären wie man "Grammeln" kocht. Daraus wird Rosi Müller später Kuchen zubereiten. "Keinen Sonntagskuchen", erklärt sie, "Alltagskuchen".

Claudine Muno



"Wir haben alles": Rosi und Michael Müller leben fast vollkommen autark von ihren eigenen Erträgen.

"Sweet Life and all that goes with it" ist an diesem Samstag, den 30. Oktober im Rahmen der Reihe "Films made in Luxembourg" auf RTL Télé Lëtzebuerg zu sehen.

PHOTOGRAPHIE

# La tragi-comédie humaine

**Tout est sérieux - rien n'est sérieux. Le photographe Elliott Erwitt porte un regard à la fois ironique et attendri sur l'humanité.**

"Grâce à Mussolini, je suis Américain", disait le photographe Elliott Erwitt. Né Elio Romano Erwitz en 1928 à Paris, de parents émigrés russes, il passe ses dix premières années à Milan en Italie. Alarmés par la montée du fascisme, ses parents retournent un moment à Paris pour ensuite émigrer aux Etats-Unis

quasiment littéralement à la veille du début de la Deuxième Guerre mondiale.

Erwitt chope le virus de la photographie dans la chambre noire d'un laboratoire photographique où il tire des photos. A vingt ans, il choisit de s'installer à New York et fait des études de cinéma. C'est ici qu'il rencontre

Edward Steichen et Robert Capa qui l'aident à établir des contacts. Suit une période de nombreux voyages et de vagabondages pendant lesquels Elliott Erwitt trimballe toujours son appareil.

En 1951, il rejoint l'armée américaine en tant que photographe. Il reste affecté en France et en Allemagne et

parallèlement aux photos officielles qu'il prend, il continue de développer son regard personnel. Pendant son service, il participe plus ou moins en douce à un concours lancé par le Life Magazine intitulé "Bed & Boredom", en envoyant entre autres la photo d'un soldat allongé sur son sommier, ayant l'air de s'ennuyer mortellement; il décroche le deuxième prix et obtient en même temps sa consécration en tant que photographe. Lorsqu'il quitte l'armée en 1953, il entre à Magnum sur invitation de Capa et commence à réaliser des reportages. Une dizaine d'années plus tard, il est président de l'agence new-yorkaise.

Elliott Erwitt est le photographe de la vie dans toute son intensité, un artiste toujours à l'affût d'une rencontre fortuite, d'un moment aussi inattendu qu'incongru qui se déroule devant son objectif et qu'il saisit à chaud. Il y a dans ses photos quelque chose d'impulsif. Une situation absurde, un geste dérisoire, des moments dérobés tantôt à l'intimité, tantôt à la fabuleuse comédie humaine.

Parmi ses sujets, on trouve les camps de nudistes contemplés à travers l'oeil amusé du photographe, le monde des musées vu à travers les personnages qui les peuplent ou encore ses fameux chiens.

Un jour, Erwitt se rend compte en regardant ses planches contact qu'il a collectionné pas mal de photos de chiens et que finalement, dans l'attitude de ces bêtes qu'il

aime photographier seul ou en compagnie de leurs maîtres, il y a quelque chose de drôlement humain.

Pas toujours évident de savoir si la photo est comique ou plutôt tragique; cette hésitation du spectateur doit sûrement lui plaire. Erwitt aime intriguer. "Voir les choses sérieuses d'une manière pas sérieuse. Tout est sérieux. Rien n'est sérieux." Il éprouve de la satisfaction à l'idée que l'ironie latente ou évidente de ses images puisse aussi bien faire rire qu'émouvoir. Il y a dans les photos d'Erwitt aussi une part de contemplation, d'émerveillement face aux hommes et face à leur manière d'exister. Tout mérite qu'on s'y attarde le temps d'un regard intéressé.

Toutefois, Erwitt démystifie l'action de la prise de vue. Selon son humble appréciation, la photo arrive au photographe, il lui suffit d'être disponible et de maîtriser les outils et la composition. Modestie oblige, il le dit de manière assez élégante: "N'importe quel orang-outan aurait pu prendre une photo correcte à ce moment-là."

Michèle Backes



L'instant fait la photo: Deux femmes et un inconnu à Bakersfield, Californie en 1983.

Jusqu'au 12 janvier à la Galerie Am Tunnel.